



Préface

Si par hasard à Taipei, dans une librairie discrète, un marché d'antiquités ou une boutique d'objets anciens, tu rencontres, lecteur, le poète Yang Ze, il t'invitera à t'asseoir pour partager une tasse de thé et bavarder avec ses amis venus de tous horizons. N'aie pas de doute : le chevalier à la rose d'il y a quarante ans ne se fera pas prier pour déployer ses talents de saltimbanque rompu à l'art du chant *enka*. Il sera, à sa guise, ton DJ, ton guide spirituel, ton diseur de bonne aventure – car ce maître diversifie ses activités avec un égal plaisir – et parsèmera la conversation, sans y prendre garde, de quelques anecdotes littéraires et de nouvelles piochées dans les cénacles, pour le plus grand bonheur de ses hôtes. Et tandis que le soir tombe, alors qu'un soupçon de mélancolie et de ruse semble perler de son silence, tu croirais alors percevoir à nouveau ce mélange de jeune Werther et de Chérubin, cet alliage paradoxal qui compose la nature de notre poète... Mais le voilà qui change d'idée et lance une plaisanterie – agitant la main, il te dit de ne pas t'attar-





der sur son passé, car les idéaux poétiques de jeunesse « ne peuvent pas traverser l'océan¹ ».

Yang Ze est né en 1954 à Chiayi, une petite ville du sud de Taïwan. Ce n'est que dans ses articles récents, où il part à la recherche de son enfance et de son pays natal², qu'il donne à sentir le parfum vivace et spontané du terroir populaire où il a grandi. Avant cela, le lecteur n'a pu qu'entrapercevoir, dans quelques essais, des traces de cet enfant sauvage chéri de sa mère et en rupture avec les valeurs de la génération de son père. Yang Ze confie notamment avoir été bouleversé par une scène du roman de Kazuo Ishiguro, *Un artiste du monde flottant*, où le père convoque solennellement son fils pour réprimer avec violence ses ambitions de peintre³. La scène lui a immédiatement évoqué son propre père, commerçant crispé sur ses pièces, ses comptes et ses calculs, qui faisait de l'épargne et de la responsabilité les valeurs cardinales d'une vie – figure paternelle diamétralement opposée à la vie d'artiste. Pourtant Yang Ze ne s'attarde guère sur ce fossé si difficile à franchir entre un fils et son père, ni sur cette jeunesse cruellement marquée par la désapprobation d'un *Otōsan* pour son rejeton qui « écoutait des chansons américaines, lisait des poèmes français et des romans russes ». Le reproche paternel se résumait dans le verdict : « Il manque d'esprit japonais. » Or lorsqu'il se retourne sur son passé, le poète nous montre plutôt que pour un jeune Taïwanais comme lui, la rupture avec la génération précédente s'est faite dans la confrontation de deux

1. « Mon horizon s'est élargi quand j'ai quitté Taïwan, et l'idéal qui portait mes premiers poèmes n'a pas pu traverser l'océan. » Préface de l'auteur à la nouvelle édition (2017) de ses deux premiers recueils.

2. « Bonjour enfance ! » [*Nihao tongnian*] : paper.udn.com/udnpaper/PIC0004/322686/web/index.html.

3. Postface de l'auteur au recueil *La vie ne vaut pas d'être vécue* [*Rensheng buzhide huode*], 1997, p.125-129.





imaginaires, l'un façonné par la colonisation japonaise et l'autre par l'impérialisme culturel américain. C'est par « le bricolage des cultures chinoise et occidentale⁴ » que ce jeune homme en refus du monde ancien s'est fait poète.

Yang Ze monte à la capitale au début des années 1970 pour entrer au département de littératures étrangères de l'université nationale de Taiwan, avant-poste du courant moderniste pour la littérature taïwanaise. Il y étudie les littératures américaine et britannique, commence à écrire de la poésie sous les encouragements de ses camarades et de ses professeurs, et édite, à la même époque, la revue *Chung-Wai Literary Monthly* – dirigée par les chercheurs de littérature étrangère de l'université, cette importante publication offrait au public articles de recherche, critiques et créations littéraires. Ses premiers hululements, d'après ses souvenirs et ceux de ses amis⁵, sont ceux d'un jeune poète criant d'amour, de désir et de candeur, pleurant ses espoirs déçus, jusqu'à s'enfoncer parfois dans le désespoir. Dans la capitale animée, ce garçon provincial toujours pâle, timide et taciturne sort en tous lieux son petit carnet, se recule dans un coin et griffonne frénétiquement. C'est souvent à une Marianne qu'il confie, dans ses poèmes, les violents remous de son cœur. La douceur et l'amertume s'entrelacent, tandis

4. *Ibid.*, p.135.

5. *Ibid.*, p.129-130 et Préface de Jan Hung-Tze au recueil *Dix-neuf nouveaux poèmes. Carnets du temps [Xinshi shijiu shou. Shijian bijiben]*, 2016, p. 7-14. Voir aussi la préface de l'auteur à la nouvelle édition (2017) de ses deux premiers recueils : « Ces écrits ont presque tous été composés entre mes vingt et mes vingt-cinq ans, période où j'étudiais les littératures étrangères avant de devenir assistant pédagogique et éditeur du *Chung-Wai Literary Monthly*, jusqu'à mon départ pour les États-Unis en 1980. À cette époque, il n'était quasiment pas un jour sans que je versifie, je portais toujours sur moi un petit carnet où je gribouillais à tout moment : sur le campus, dans le bus, voire au bord de la route, l'inspiration venait toujours. »





que l'esprit chevaleresque de l'Occident médiéval se mêle à la solitude et au néant de l'existentialisme. « Mais après tout, je ne suis rien d'autre qu'un chanteur de rue sur une île minuscule », dirait-il aujourd'hui. Lecteur, si tu évoques avec Yang Ze ses célèbres vers du « courant des roses », publiés en 1977 et partagés aujourd'hui encore par les jeunes aspirants écrivains (par exemple, « Sur l'île de Pika », ou « Chronique de 1976 »), tu constateras qu'il regrette ouvertement ses œuvres de jeunesse. Mais n'aie pas de doute: ce qu'il veut à présent te montrer, en poète ayant entamé la deuxième mi-temps de son parcours, en homme d'expérience qui a laissé décanter les influences disparates de ses lectures de jeunesse, c'est, sous le lyrisme à outrance, l'absurdité et l'inconstance d'un jeune Narcisse.

En 1979, Yang Ze publie son deuxième recueil, *Il semble que nous soyons sous le règne des empereurs et des pères*. Le poète, à l'approche de l'âge décisif de vingt-cinq ans, change de style et de thèmes car, « dupé » par la lecture de T. S. Eliot, il « met tous ses efforts à se raccorder à la tradition⁶ ». Le recueil est ainsi émaillé d'images issues de la poésie classique chinoise. « La barque de cyprès », qui emprunte son titre à un poème du *Livre des odes*, rappellera sans doute (à tort) l'influence de son maître Yang Mu⁷. En effet, l'auteur y

6. « Le premier et le deuxième recueil se chevauchent à certains endroits. À cette époque, j'étudiais les littératures anglophones, et j'ai été dupé par cette phrase d'Eliot, qui disait que le sens de l'histoire était indispensable à quiconque voudrait continuer à être un poète au-delà de ses 25 ans. Alors j'ai mis tous mes efforts à me raccorder à cette tradition [...] » Yang Ze, entretien avec Wen Hsiu-Ying pour la revue *Xinhuoshui (Fountain)*, juin 2015, p.7. www.gacc.org.tw/archive/magazine/5paw5rS75rC06ZuZ5pyI5YiKNuaciC3pm7vIrdZDmm7gucGRmIX4hMjAxNS0wNi0xMiAxNzozODo0MQ==.pdf

7. Yang Mu, professeur du jeune poète qui l'a aidé à publier son premier recueil, trouvait que la série de « La barque de cyprès » était trop subversive, et lui a conseillé de ne pas la publier. Avec l'impatience de la jeunesse, Yang Ze a décidé de la publier lui-même, l'année suivante (*Ibid.*).





déploie la mélancolie de l'exil propre aux poèmes classiques et, avec le plus grand sérieux, se jette dans le lyrisme et la nostalgie d'une Chine pourtant inconnue d'un jeune homme né dans une bourgade du sud de Taïwan. Le critique contemporain qui comparera Yang Ze aux poètes de la génération précédente tels que Shang Qin – qui, eux, ont vécu l'exil – verra certes un certain comique dans ce décalage⁸. Toutefois, remarquons que le jeune poète, sous son accoutrement de lettré antique, subvertit et dépasse l'imagerie classique de la mélancolie. À travers des poèmes tels que « À Barcelone », « Au café Granada (Castle in Spain) » ou « À Panama », il invite à des voyages imaginaires au départ de « l'île de Pika » (reflet fantasmatique de Taïwan). Et si, quarante ans plus tard, Yang Ze persiste à déclamer, toujours en décalage de son époque : « Ah, ma patrie est une mystérieuse radio », n'aie pas de doute, lecteur. Pour lui, le « Voyage entre les champs de canne à sucre » dédié à sa mère et à sa terre natale, les poèmes inspirés des lyriques *yuefu* classiques (« Tirer l'épée », « Par la porte Est », « Par la porte Ouest »), ou encore « Vaincre le tigre », poème inspiré de l'opéra traditionnel chinois qui décrit pourtant son expérience à Taïpei, peuvent tout à fait cohabiter dans un même recueil, et s'entendre harmonieusement avec Jethro Tull (« Une

8. « Né à notre époque, il s'escrime pourtant à pleurer celles qui l'ont précédée. Il fait ainsi mine, parfois, de contempler un pays disloqué dont ne restent que les intemporels paysages. « Sur l'île de Pika (2) » n'est pas sans lien avec « Éveil » de Shang Qin, dans cette description d'une scène de torture construite dans l'opposition entre « eux » et « moi », entre l'agresseur et l'agressé. Mais la violence qu'évoque Shang Qin est celle d'un régime militaire répressif, et d'avoir été arraché à une terre qui l'a vu naître. N'ayant pas ce vécu, Yang Ze n'a d'autre choix que de se forger une légende de *pays perdu*. » Préface (en ligne) de Tang Juan à la nouvelle édition (2017) du recueil *Il semble que nous soyons sous le règne des seigneurs et des pères* [Fangfu zai junfu de chengbang].





fugue de violence et de musique – Pour Jethro Tull ») et Bob Dylan (« Rainy day woman n°12 et 35 », « Sunny day woman n°12 et 35 »). Fidèle à son folklore bigarré et disparate, le poète embrasse sans hésitation l'ensemble des signaux parvenus d'autres galaxies.

1980 est l'année où Yang Ze quitte véritablement sa petite île pour étudier aux États-Unis. Ce nouvel horizon remet en question le modernisme anglo-saxon qui a conduit la poésie moderne taïwanaise vers un formalisme affecté et obscur. Doctorant à l'université Princeton, il est également envoyé spécial pour le supplément littéraire du *China Times*. Pendant ces dix ans à New York, ses poèmes se font rares et il franchit les murs de l'université. Journaliste littéraire, il fréquente de nombreux écrivains et chercheurs de la scène littéraire sinophone d'outre-mer et développe un sens de l'observation aigu, passant maître dans l'art de croquer personnages et anecdotes. Le lecteur doit attendre 1997 pour constater la transformation apportée par cette expérience à l'étranger. Son troisième recueil, *La vie ne vaut pas d'être vécue*, rassemble une sélection d'œuvres anciennes et récentes. On distingue les légères traces de ces changements dans des poèmes comme « Jones Beach », « Dehors, c'est la neige », « Après la pluie », « Mère » ou « La sonate à Kreutzer ». Quant à « Central Park » (1988), ce poème demeure caché jusqu'à sa publication en 2018.

Yang Ze rentre s'installer à Taipei en 1990, et assiste à un autre âge d'or de la littérature taïwanaise. Après la levée de la loi martiale, l'économie de marché et l'activité artistique et littéraire s'envolent de concert, faisant progressivement de Taiwan une véritable société capitaliste et urbaine. Débordant d'ambition, Yang Ze est à la tête du supplément littéraire du *China Times*. Il y apporte un souffle nouveau en ouvrant une rubrique qui accueille les essais de jeunes





du temps et sa compréhension tardive d'un Taiwan d'avant la modernité. À travers les paysages et les personnages familiers au lecteur taïwanais, le poète interroge l'existence et dépasse avec légèreté les frontières du temps et de l'espace, se demandant sans distinction : « Mais où sont les neiges d'antan », « *Where have all the flowers gone* » ou « Les cigales d'automne chantent dans les arbres, où disparaissent les hirondelles⁹ » ? Si Yang Ze s'identifie aujourd'hui à un chanteur de rue, il n'a jamais oublié que le monde est vaste et, dans son voyage solitaire, fait un pas de plus vers une poésie sans contrainte, universelle par sa sincérité.

Le présent recueil est une sélection de poèmes de Yang Ze allant des années 1970 à aujourd'hui, dont certains ont été modifiés par leur auteur depuis leur parution en langue originale. Avec l'accord du poète, il comprend également des œuvres récentes non encore publiées. Comme un vinyle sous l'aiguille du gramophone, une vie se déroule au fil des pages, en commençant par les poèmes les plus proches du présent, pour remonter jusqu'à la jeunesse. Ouvrons ce recueil, posons l'aiguille sur le disque : cette fois-ci, c'est en français que nous vous faisons entendre son chant.

Tan-Ying Chou et Mélie Chen

9. « Les cigales d'automne chantent dans les arbres, où disparaissent les hirondelles » relève du trope littéraire de l'*ubi sunt*, questionnant où vont les choses disparues, de même que « Combien de fleurs sont tombées » de Meng Haoran, « Where have all the flowers gone » chanté par Pete Seeger ou encore « Mais où sont les neiges d'antan » de François Villon. Face à l'inconstance du monde, toutes ces œuvres poussent ce soupir que nous ressentons tous », Yang Ze, entretien avec Hsai Lin-sen, *Liberty Times*, le 18 juillet 2016. ent.ltn.com.tw/news/paper/1012097.

